

*Le choix du cinéphile*

## «LA MÈRE», PLUS SUBTIL QU'UN MÉLO

**Mikio Naruse** peint des familles qui se battent avec la misère dans le Japon de l'après-guerre. Et réussit à saisir la complexité et l'incertitude.

Les cerisiers en fleur ou le goût du riz au thé vert, très peu pour lui. **Mikio Naruse** (1905-1969) a longtemps payé ce refus du pittoresque. Reconnu tardivement en Occident, il traîne encore une réputation de cinéaste gris, toujours dans l'ombre de ses contemporains Mizoguchi, Kurosawa et, bien sûr, Ozu, avec qui il partage le goût des chroniques réalistes et intimistes, des épreuves répétées et des rares moments de bonheur dans les familles des milieux populaires japonais. On retrouve, au centre de ces familles, la mère dévouée qui ne se laisse aller au désespoir que lorsqu'elle est seule. Typique de l'œuvre de Naruse, *La Mère* sort en 1952. En Europe, on découvre alors le cinéma japonais de l'après-guerre et l'on parle à son sujet de «mystère

insondable». On a d'ailleurs considéré à tort ce film comme un mélo, avec son héroïne sacrificielle, Masako (Kinuyo Tanaka, la muse de Kenji Mizoguchi). Cette mère tient une modeste blanchisserie dans la périphérie de Tokyo, en proie à la sous-alimentation. Elle se ruine pour envoyer au sanatorium son fils malade, qui préfère revenir auprès d'elle. Son époux, mal-en-point, choisit lui aussi d'éviter les frais d'hôpital pour continuer à travailler.

Chez Naruse, ces tragédies ont autant d'importance que les déboires comiques d'un client qui a eu le malheur de confier son chapeau à la blanchisserie ou le flirt de la fille aînée de Masako avec le fils du boulanger. Capable de rendre chèvre son équipe avec ses indications neutres («*ni trop ceci ni trop cela*»), Naruse privilégiait la complexité, l'incertitude et les contradictions. Akira Kurosawa, qui fut son assistant, résumait ainsi son style : «*Des plans très courts, conçus sur le modèle de celui qui précède, mais si vous les regardez collés dans le film terminé, ils donnent l'impression d'une prise unique assez longue. Ce flux, d'apparence calme et ordinaire, dissimule des courants presque furieux* 1. » À la frontalité distanciée d'Ozu, Naruse préfère les entrées obliques, comme fortuites, des personnages dans le champ : ces derniers se retrouvent dans des situations qui semblent avoir commencé sans eux ou qui traduisent leurs changements d'humeur. La mère devient alors autant une héroïne qu'une femme cantonnée dans sa famille. Il est magnifique de voir combien ses tourments ne virent pas à l'ode à la dépression, mais à la lutte à mort contre le renoncement.

Naruse jouissait d'une réputation d'excellent directeur d'actrices. Ces dernières devaient avoir plus de 30 ans pour correspondre au rôle qu'il leur proposait. Le scénario de *La Mère* est d'ailleurs écrit par une femme, Yoko Mizuki. Fait exceptionnel pour l'époque, d'autant que sa proximité avec la gauche marxiste ne devait guère enchanter les pontes des studios de cinéma japonais d'alors. *La Mère* est aussi réputé pour être le film qui a permis à Kinuyo Tanaka de devenir réalisatrice à son tour. Elle sera la première femme à exercer ce métier dans son pays après la guerre. — **Julien Welter**

1 **Mikio Naruse**. *Les temps incertains*, de Jean Narboni, éd. Cahiers du cinéma, 2006, 285 p., 24,95 €.

| *La Mère*, de Mikio Naruse. Reprise en salles, 1h38.

La mère sacrificielle, interprétée par Kinuyo Tanaka, bientôt réalisatrice, et son fils malade (Akihiko Katayama).

